

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

# RUMEURS DE GRANIT

Du même auteur chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*La Panse-Bêtes*

MICHEL LACOMBE

# RUMEURS DE GRANIT

*Roman*



© Centre France Livres SAS, 2024.

© À vue d'œil, 2024,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0724-4

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

En se retrouvant dans la cohue, le jeune homme ressentit comme une ivresse au point d'en tituber. Il n'avait pas bu, mais n'avait plus l'habitude de se trouver au sein d'une telle foule. Il y avait pourtant près de six ans qu'il résidait à Paris, mais son acharnement à réussir ses études l'avait depuis longtemps tenu à l'écart de l'animation populaire qui enflammait chaque jour les quartiers de la capitale. Place de Rennes, au milieu de toute cette circulation qui lui donnait le tournis, il redécouvrait avec une certaine appréhension l'agitation qui était pourtant le lot quotidien des Parisiens : ces charrettes, carrioles à bras, automobiles à moteur, autobus et camions, dans le foisonnement desquels se déplaçaient des nuées de piétons et de cyclistes... Comment pouvait-on supporter une telle fièvre incessante ? Il jeta un œil à sa montre-gousset et constata qu'il était en avance : son train

ne partirait que trois quarts d'heure plus tard !

« Pourquoi me suis-je tant pressé ? »

Pourquoi ? Sans doute parce qu'il avait hâte de retrouver sa Bretagne natale, cette Bretagne qu'il avait abandonnée depuis si longtemps. Trop longtemps ! Sans vraiment l'avoir décidé, il scruta les lieux comme un animal affolé, puis se laissa dériver vers la grande brasserie alsacienne *Chez Hansi*. Il n'était pas midi, mais des serveuses en tenue traditionnelle de l'Est s'y affairaient déjà. Corentin se permit pour une fois de commander une bière, tout en ayant en tête la nostalgie d'une bolée de cidre ou d'un verre de chouchen : il y avait d'interminables mois qu'il avait quitté Bannalec !

Bannalec... Était-il seulement sûr de reconnaître cette petite ville qu'il n'avait plus revue depuis l'ultime dispute qu'il avait eue avec l'auteur de ses jours ? À l'heure de renouer avec ses racines, quelques années plus tard, il se remémorait encore leur dernière polémique :

– Non, non et non ! s’était une de fois de plus indigné Alaric Le Guern, son père. Jamais je ne te le permettrai... Ton devoir est de prendre ma succession et de faire perdurer le nom que porte notre enseigne : *Quincaillerie Le Guern* ! Une enseigne forgée par ton grand-père, qui est d’un bon rapport et dont le commerce attire des clients de Concarneau comme de Quimper ou de Quimperlé, voire de Lorient... Une affaire en or que tu dédaignerais pour t’enfermer dans des années d’études ruineuses, avec l’espoir incertain de décrocher un diplôme de docteur en médecine ? Mais sais-tu seulement ce que gagne un médecin de campagne ? Toutes ces études pour n’être payé en nature que de quelques poulets ou légumes ! Alors que la quincaillerie à notre nom t’assurerait à vie une confortable aisance...

Corentin se souvenait avoir baissé la tête.

– Je n’y peux rien, père... C’est depuis tout petit que je veux être docteur ! Et c’est bien pourquoi je me suis obligé à rester si assidu à l’école. Et pourquoi j’ai insisté pour décrocher mon baccalauréat !

– Lequel ne sert à rien pour être commerçant ! Il suffit de savoir compter...

– Mais je veux devenir médecin, pas quincaillier !

– Ce sont là des études fort onéreuses, mon fils, et il est hors de question que je te les finance !

Avec émotion, le jeune homme entendait encore résonner sous son crâne la discrète intervention de sa mère, qui s'était pour une fois opposée à son mari :

– Vous oubliez, mon cher époux, que, si vous avez profité de mon importante dot afin de faire fructifier le commerce qui nous fait vivre, je bénéficie aussi d'une rente suffisante pour permettre à notre fils de suivre la voie qui semble l'animer...

– Mais pourquoi, Azeline ? Pourquoi défendriez-vous ce qui n'est, malgré son âge, qu'un caprice de gamin ?

Bien que consciente que sa déclaration ne pouvait qu'assombrir l'ambiance de son ménage, Azeline Le Guern s'était obstinée en affirmant d'un ton très doux :

– Plutôt que vendre des ustensiles de cuisine, des clous et des vis, des couteaux et des passoires, je trouve que le désir de notre fils d'apprendre à soigner les gens relève d'une fort louable ambition !

– Ah, la belle affaire ! Jamais il n'aura la constance d'assumer autant d'années d'études, si seulement il en était capable... Et quand bien même : sauf à exercer en grandes villes, les docteurs ne gagnent qu'une misère, en nos campagnes ! Il y a tout de même un meilleur avenir pour notre fils, non ?

– Allons, Alaric... Il n'y a pas que l'argent dans la vie ! Pour ma part, je suis fière que Corentin ait une passion si noble, plutôt que de s'ennuyer toute son existence derrière le comptoir de la *Quincaillerie Le Guern*...

Le père de Corentin avait brusquement tourné le dos en aboyant :

– Alors ce sera sans moi, ma chère !

Ces mots bourdonnaient encore à ses oreilles, alors qu'il sirotait une bière bien mousseuse. Oh, bien sûr, il avait dû depuis son

départ de Bannalec se résoudre à une austère vie de moine, à occuper une mansarde insalubre et inchauffable, à se priver de tout pour se concentrer sur de délicates études grâce au peu d'argent que lui envoyait régulièrement sa mère. Une somme qui ne lui permettait aucun excès, et même pas l'opportunité de revenir quelquefois en Bretagne : contrairement aux étudiants plus fortunés que lui, jamais il ne s'était laissé tenter par les beuveries ou la fréquentation des filles faciles dont se vantaient volontiers les futurs médecins de sa promotion. C'était peut-être pour cela que, n'ayant d'autre choix que celui de se noyer dans l'enseignement de ses maîtres à la Sorbonne, il s'était vite fait remarquer par son assiduité et son sérieux. Après une année préparatoire en physique-chimie et sciences naturelles, il avait suivi durant cinq ans les cours de la faculté et avait soutenu une thèse jugée plus qu'honorable. Aussi tenait-il serré contre lui le vieux cartable en cuir qui l'avait accompagné depuis l'école primaire et dans lequel il avait glissé son précieux document.

Il l'avait relu tant de fois qu'il en connaissait le contenu à la lettre près :

*République Française.*

*Diplôme de docteur en médecine.*

*Le ministre de l'Éducation nationale.*

*Vu le certificat d'aptitude au grade de docteur en médecine accordé le 22 octobre 1927 par les professeurs et agrégés de la Faculté de médecine de Paris, académie de Paris, à M. Le Guern Corentin-Baptiste-Louis, né à Bannalec, département du Finistère le 18 mai 1901, vu l'approbation donnée à ce certificat par le recteur de ladite académie, ratifiant le susdit certificat, donne par les présentes à M. Le Guern le diplôme de docteur en médecine pour en jouir avec les droits et prérogatives qui y sont attachés par les lois, décrets et règlements.*

*Fait à Paris sous le sceau du ministère de l'Éducation nationale,  
le 30 mai 1928.*

En fermant les yeux, il se plaisait à re-

construire sous ses paupières la vision des signatures et tampons apposés au bas de ce papier depuis si longtemps espéré : oui, il était vraiment docteur... Enfin !

Oui, docteur... grâce à sa mère et contre la volonté de son père ! Comment ce dernier accueillerait-il la nouvelle ? D'après les courriers échangés avec Azeline, le quincaillier n'avait pas changé d'avis et se désespérait à l'idée que son fils unique ne reprendrait pas le commerce familial après lui. Corentin haussa les épaules : qu'importait ? Il se sentait si fier de lui ! Il sursauta.

« Eh ! Ne pas rater mon train... Il faut encore enregistrer la malle que j'ai fait porter à la gare ! »

Sa malle, dans laquelle il avait serré le peu de choses qu'il désirait emporter de Paris : quelques vêtements, quelques souvenirs, mais surtout ses livres, la plupart traitant de médecine. Abandonnant son verre, le jeune homme traversa la place pour entrer sous le porche de la gare Montparnasse. Son train n'allait plus tarder...

\*  
\*\*

Ouf ! Quitter Paris... Paris qu'il ne connaissait pas vraiment malgré les années qu'il y avait passées. Jamais il n'avait aimé la frénésie de la capitale, ses encombrements, le vacarme des lieux, au point de vivre en reclus dans sa misérable chambre sous les combles, rue Laplace, à proximité de la faculté... Des conditions de vie certes austères, mais qui lui avaient permis de se concentrer uniquement sur ses cours, en supportant les railleries de ses camarades qui n'attachaient pas autant d'importance à l'enseignement de leurs maîtres et s'étaient forgé une réputation de fêtards invétérés. Si Corentin avait parfois été tenté de se joindre à une de leurs virées nocturnes, il avait dû admettre que son petit pécule mensuel ne le lui permettait pas. Aussi avait-il préféré compléter son instruction, en se mêlant aux rares étudiants de médecine qui avaient décidé de s'améliorer en offrant leurs services auprès des hôpitaux de la capitale. D'abord comme aide-infirmier,

puis auprès de docteurs et de chirurgiens réputés, il avait affiné ses connaissances tout en étant confronté à la réalité des choses : la différence était si grande, entre la théorie et la pratique ! Son sérieux et sa rigueur lui avaient valu bien des moqueries, dont il s'était vite consolé en prenant conscience de la jalousie de ses confrères quant à sa faculté d'apprendre, et grâce aux compliments appuyés que lui adressaient les enseignants...

Quitter Paris... Retrouver enfin sa Bretagne natale ! Une Bretagne qui lui avait tant manqué. Il n'en pouvait plus de ces immenses immeubles haussmanniens, de ces grandes artères trop droites, de cette rumeur perpétuelle de la rue, du verbe haut de la populace et de la morgue des bourgeois face au « bas peuple ». bercé par le *staccato* incessant des roues sur les rails, il regardait défilier le paysage derrière la vitre sale tout en imaginant déjà ceux qu'il avait quittés, il y avait si longtemps : non, jamais il ne consentirait à se retrouver citadin au sein d'une grande ville, même si s'y installer